

On aime ★ bien ★★ beaucoup ★★★ passionnément ★★★★ à la folie ● pas du tout



HUMEUR

JEAN-CLAUDE VANTROYEN

Le numérique n'en demandait pas tant

Les ventes de livres numériques explosent, sur toutes les plateformes. Résultat évident de la fermeture de la plupart des librairies. Le numérique n'en demandait pas tant. Mais a-t-il pour autant gagné la partie ? Il a sans doute brisé le mur de mépris que certains affichaient à son égard, il a attiré de nouveaux lecteurs, qui le resteront peut-être après la crise sanitaire, il aura montré toute son utilité dans ces temps particuliers. Mais la texture et l'odeur du papier, la qualité de la typo, la facilité du retour en arrière et le judicieux conseil des libraires pousseront les lecteurs à rapidement retourner vers les librairies dès qu'elles rouvriront. Tant mieux pour elles.

NOS CLASSIQUES

« Croc-Blanc » de Jack London

Pour échapper à notre confinement, une histoire sauvage et belle dans les forêts du Grand Nord. Avec un chien-loup.

JEAN-CLAUDE VANTROYEN

En période de quarantaine, on se tourne régulièrement vers ces livres, qu'on a d'ailleurs souvent chez soi sans jamais les avoir lus, qu'on appelle des classiques. Ce qui veut simplement dire qu'ils bénéficient d'un consensus sur leur qualité et leur pertinence.

Chaque semaine, tant que durent les dispositions prises par le gouvernement belge pour lutter contre le coronavirus, on vous proposera ainsi un classique de la littérature. Bien sûr, on espère que cela ne sera pas trop long et donc que notre série sera brève. Et comme, dans ces conditions, on ne peut pas réellement être exhaustifs, on vous conseillera, très subjectivement, « nos » classiques. Et voilà *Croc-Blanc*, de Jack London, publié en 1907.

C'est un fameux bon bouquin. Tout le monde le connaît. Tout le monde l'a-t-il lu ? Pas sûr. Beaucoup plus de gens ont vu les diverses versions données au cinéma, c'est sûr.

Mais le livre est autrement riche et âpre. Il ne raconte pas seulement l'amitié entre un homme et un chien, ça, c'est la deuxième partie du roman. Il montre surtout la lente évolution de cet animal sauvage qu'est Croc-Blanc, qui tue pour survivre, cruel et impitoyable.

Dans la tête de la bête

Et pour cela, il met le lecteur dans la tête de l'animal. Bien sûr, la narration, qui n'utilise pas le « je » mais le « il », suit pas à pas Croc-Blanc et c'est un beau tour de force. C'est sans doute pour cet aspect animalier qu'on a longtemps catalogué le bouquin dans la catégorie jeunesse, et c'est bien dans une de ces collections, genre Bibliothèque verte de chez Hachette, que je l'ai lu quand j'étais gamin et qu'il m'a enthousiasmé. Mais c'est une grossière erreur. Jack London l'avait écrit pour les adultes et, d'ailleurs, sa version intégrale (sans doute la version « verte » était-elle expurgée pour la jeune âme que j'étais) est violente, rude, sans concession, âpre, cruelle, même. Les hommes y paraissent pour la plupart aussi sauvages que les loups.

Et c'est bien cela que London veut montrer, lui qui était un fan de la théorie de l'évolution de Darwin, c'est que la frontière entre l'homme et l'animal est poreuse. Il dit aussi que ce qui compte dans la vie, celle d'une bête comme celle d'un humain, c'est l'élan vital. C'est lui qui nous mène. Et puis il y a l'espace du Grand Nord, l'air froid mais frais, les rivières glacées mais à l'eau claire. Ça respire, ça régénère. Et c'est beau.

Disponible en poche. En téléchargement gratuit : chez livrespourtout.com, chez bibebook.com. En téléchargement payant, de 0,99 à 7,99 €, à la Fnac, chez Librel, chez Amazon, avec parfois une préface, un appareil critique ou des fiches de lecture.

ROMAN



Juvenia
★★
NATHALIE AZOULAI
Stock
127 p., 16,50 €
ebook 11,99 €

Nathalie Azoulai offre avec « Juvenia » un amusant conte satirique et libertin et une belle illustration de la séduction des femmes mûres.

ENTRETIEN

JEAN-CLAUDE VANTROYEN

Nathalie Azoulai n'est certes pas une nouvelle venue dans la littérature française. Son premier roman, *Mère agitée*, date de 2002. Depuis, il y en a eu onze de plus, dont ce *Juvenia*. Parmi eux, *C'est l'histoire d'une femme qui a un frère*, *En découdre*, *Clic-Clac* et *Titus n'aimait pas Bérénice*, qui décrocha le prix Médicis en 2015. Mais c'est la première fois qu'elle aborde l'anticipation, la satire et le libertinage.

On est à Juvena, un Etat européen, qui n'est pas la France mais qui, par sa culture, en est proche. Cette république vient de voter une loi qui interdit aux hommes de s'unir à des femmes de plus de vingt ans leurs cadettes, sous peine d'être sévèrement punis. L'autrice suit des personnages confrontés à cette révolution. Il y a Laure, dont le mari, Pierre, s'est envolé avec une jeune fille, Juvena. Il y a Sabine. Et Martin, qui a pris la tête de la lutte contre cette loi. Nathalie Azoulai, qui a 53 ans, interroge la société et prend la défense des femmes que certains hommes ne veulent plus voir dans ce conte genre XVIII^e, qui mêle maelström de sentiments, tornade des corps et chatoement de la langue.

Votre livre est à la fois une œuvre d'anticipation, une satire et un conte libertin. C'est un mélange unique chez vous. C'est vraiment une première fois pour moi. Une expérience très nouvelle, très agréable et très ludique. Et absolument pas préméditée. Cela m'est arrivé un peu comme ça, par hasard. Les premières phrases se sont déroulées dans ma tête et je me suis mise au travail pendant trois semaines, sans m'arrêter, avec cette vision de satire à la fois enjouée et libertine. C'est comme une fièvre qui s'est alors emparée de moi.

La satire est un bon moyen de faire réfléchir le lecteur à la situation des femmes de plus de 50 ans dans la société tout en l'amusant ?

La satire a le mérite d'éclairer un phénomène sans nécessairement avoir une position très stable dessus. Honnêtement, je prends plusieurs points de vue dans ce livre, et je n'ai pas vraiment de conclusion. C'est que si on essaie de corriger les choses, on crée d'autres problèmes. On ne peut le faire d'une manière répressive ou coercitive, comme c'est le cas dans le régime de Juvena. La satire permet cela, d'éclairer les choses, de les survoler, de manière à les désigner, à faire un constat, sans pour cela lui apporter de solution ni très tranchée ni très claire. La satire permet de dénoncer un problème sans forcer de jugement non plus, puisque l'humour est là pour dire que les jugements graves et définitifs sont impossibles.

Ce thème des hommes qui recherchent des femmes bien plus jeunes qu'eux, il vous interpelle, vous qui avez passé les 50 ans ?

Forcément. Je suis entourée de phénomènes de ce genre-là. Sans doute parce que je vis dans un milieu où il y en a plus qu'ailleurs : dans les milieux intellectuels et culturels, les hommes arrivent à des positions de pouvoir qui les rendent publics, avec une forme de célébrité, et c'est assez attirant. J'ai vu pas mal de



« C'est un peu comme une fièvre qui s'est emparée de moi. Et c'est la première fois de ma vie que j'écris de cette manière-là. » © PHILIPPE MATSAS/STOCK.

« Il fallait bien défendre les femmes de 50 ans »

couples se constituer sur ce mode-là. Même parmi des amis. Sans que ce soit explicite, ces hommes nous disent que les femmes qui les séduisent ont 15 ans de moins que nous. Nous, on passe dans la catégorie des vieux amis, et ça nous enlève une partie de notre pouvoir de séduction.

Votre livre montre pourtant avec art l'attrait des femmes mûres.

Il fallait bien les défendre quand même. Parce qu'elles ont moins d'armes, arrivées à un certain âge, pour refaire leur vie, retrouver la confiance en elles-mêmes. A 50 ans, pour une femme, il se passe un certain nombre de choses qui ne sont pas faciles à vivre et d'autant moins quand c'est doublé d'une situation d'abandon et de concurrence. Je voulais donc les défendre. Et en faire des femmes dynamiques.

Et libertines. C'est aussi une première chez vous.

Je ne l'avais pas du tout prémédité mais je me suis dit, chemin faisant, que la ré-

organisation amoureuse de ces personnages devait s'accompagner d'une réorganisation sexuelle. J'ai créé des situations érotiques, des scènes presque visuelles, pour que le texte s'emballe, pour qu'une sorte de folie s'empare des personnages et des situations. Ça m'a permis aussi d'expérimenter quelque chose sur le plan littéraire. J'ai été traversée par des influences qui venaient du XVII^e. J'ai fait de l'un de mes personnages un professeur de littérature du XVIII^e, ce qui m'a permis des références et de faire une chose que je ne fais jamais dans mes livres : des jeux de mots. Je me suis amusée, ça m'a détendue et ça m'a permis une forme de

La satire permet de dénoncer un problème sans forcer de jugement, puisque l'humour est là pour dire que les jugements graves et définitifs sont impossibles

”

« virtuosité » à laquelle je ne m'adonne jamais, et c'était bien agréable à faire.